

midable des hordes de Gengis-Khan.

On sait qu'au treizième siècle ces prêtres cavaliers, après s'être longtemps amoncelés comme un orage au-dessus des empires qui les ignoraient et qu'ils devaient punir, se précipitèrent sur les nations civilisées à la suite d'un chef qui voulait changer l'univers en un pâturage immense, balayant de leur front de bataille une moitié du monde et jetant l'autre dans la terreur. A la cour même des Francs, la reine Blanche, dit-on, fit entendre à son vaillant fils ce cri d'alarme : "Quels bruits sinistres se répandent sur nos frontières ! l'irruption des Tartares semble nous menacer d'une ruine totale, ainsi que notre sainte Eglise."

En effet, les lances mongoles brillaient déjà sur les bords de l'Adriatique et menaçaient l'Italie éstrayée. Mais tandis que les peuples attendaient le fléau dans la stupeur, que toute force humaine défailait d'épouvante, que les rois s'ensuyaient sans escorte aux îles de la mer, le Pontife romain garda seul l'espoir de sauver la chrétienté en courbant la tête de ces autres Siamois sous le baptême de la civilisation, Sublime conception de la foi qui, s'appuyant sur de récents exemples, pouvait renouveler le prodige de la conversion des Barbares et donner encore pour alliés et pour frères à l'Europe désolée ces farouches vainqueurs.

(A continuer.)

JOURNAL LITTÉRAIRE.

Un épisode de la traite des nègres.

(Suite.)

C'était il y a environ deux ans, par une nuit semblable à celle d'aujourd'hui, et sur ce même rivage que vous pouvez voir par la fenêtre de cette cabane. Nous étions occupés à débarquer une forte cargaison, lorsqu'une corvette anglaise qui nous donnait la chasse depuis longtemps, et que le mauvais état de la côte empêchait de nous poursuivre, envoya contre nous ces trois embarcations montées en guerre. Nous accueillîmes les anglais avec mauvaise humeur, c'est-à-dire à coups de fusils et de hache. Le combat fut des plus sanglants. Cependant, comme l'heure de leur souper approchait, ils finirent par s'en aller en nous laissant une douzaine de leurs morts. Notre premier soin fut de faire disparaître ces tristes pièces de conviction. Chaque anglais fut promptement mis dos à dos avec un de ses camarades, puis cousu dans un sac vide à biscuits, avec deux boulets pour lest, et jeté à la mer.

Pendant que l'on procédait à cette opération, mes yeux s'arrêtèrent sur le cadavre d'un pauvre midshipman qui gisait à mes

pieds, sur la grève. C'était un tout jeune homme de dix-huit à vingt ans ; de beaux cheveux blonds, soyeux et bouclés comme ceux d'une jeune fille, retombant sur son front d'ivoire. Il y avait sur son visage ensanglanté une expression triste et douce qui me serra le cœur. "Vous mettez deux boulets dans le linceul de cet enfant, dis-je à mes hommes ; du moins sa dépouille échappera ainsi à la voracité des requins.... et puis, laissez-le seul et sans lui adjoindre un compagnon...."

Deux de mes matelots soulevèrent aussitôt le corps du jeune midshipman, et se préparèrent à exécuter mes ordres.

—Capitaine, me dit l'un d'eux après un moment d'hésitation, je sens le cœur de l'officier anglais qui bat sous ma main.... Faut-il l'ensevelir tout de même ?

Je ne passe pas pour être extrêmement sensible, don Pablo, cependant cet événement inattendu me fit éprouver un vif moment de joie. Je prodiguai aussitôt au midshipman tous les soins possibles, et je ne puis exprimer le bonheur que me causa son premier soupir. Cinq minutes plus tard il ouvrait les yeux et regardait autour de lui d'un air étonné. Son évanouissement provenait d'un violent coup de crosse de pistolet reçu sur la tête ; mais au total sa blessure ne présentait aucun danger. Lorsque la raison lui fut revenue et qu'il put se rendre compte des événements passés, je le vis avec étonnement s'agenouiller par terre, au milieu de mon équipage qui formait un cercle ; puis croisant ses mains avec ferveur et levant au ciel des yeux humides de reconnaissance, s'écrier :—Oh ! merci, mon Dieu ! vous qui m'avez sauvé de la mort, que votre nom soit béni !

Cette action d'un officier de guerre anglais, en grand costume et l'épée au côté, m'avait, je vous le répète, extrêmement surpris ; mais en songeant à la jeunesse du midshipman, mon étonnement cessa et je ne pus m'empêcher de sourire en lui disant : "Je conçois fort bien, señor, que lorsqu'on est aussi jeune homme que vous, on craigne la mort ; le désespoir d'un jeune homme qui meurt doit être aussi grand que celui d'un millionnaire qui se voit brusquement réduit à l'indigence."

—Oh ! vous vous tromperiez beaucoup, señor, me dit-il en souriant tristement, si vous m'attribuiez un amour aussi violent pour l'existence. Je suis marin, señor, et si j'étais seul sur la terre, je ne considérerais la mort que comme un simple voyage.. mais je ne suis pas seul, ajouta-t-il, après un moment de silence. Il y a ma mère qui pleure en attendant mon retour, et loin de laquelle me retient le devoir, me dit-il, avec un léger tremblement dans la voix. Voilà pourquoi je ne veux point mourir !

Comme nous ne pouvions pas rester plus longtemps sur la grève sans compromettre notre sûreté, je pris alors mes précautions avec soin, afin de mettre mon chargement et mes gens à l'abri des recherches que le gouverneur de l'île serait forcé d'ordonner le lendemain. Nous nous dirigeâmes vers le cabaret de Pedro, où nous nous trouvons maintenant : car je vous apprendrai, par parenthèse, que l'ami Pedro est le plus intelligent et le plus zélé émissaire que possèdent les négriers dans toute l'île de Cuba. Pendant le trajet, qui dura au moins une heure, le jeune officier me conta sa histoire. Sa mère ayant épousé un cadet de bonne famille, se vit abandonnée par ses propres parents, qui s'étaient opposés à ce mariage. Peu de temps après la naissance de son premier enfant, de mon midshipman, son mari frappé d'un coup de sang, la laissa veuve, isolée et sans ressources. Un parent assez proche de son mari, lord***, vint dans une heure de bonté ou de désespoir, lui offrir un secours de la pauvre mère, et lui donna quelque argent qui lui servit à élever son fils. Devenu homme, l'enfant qui éprouvait un vrai culte pour sa mère, parvint à être admis comme élève dans la marine royale ; son seul but était de créer à sa mère une vieillesse calme et heureuse. C'était presque avec remords que le pauvre jeune homme prélevait sur sa maigre solde l'argent strictement nécessaire à son entretien. Le reste, il le lui envoyait religieusement. Deux heures plus tard, quand, grâce à un bon cordial, les forces furent revenues à mon pauvre blessé, je pris congé de lui et m'éloignai pour aller mettre de l'ordre dans mes affaires.

—Il ne m'est pas permis de vous demander votre nom, señor, me dit-il en me serrant affectueusement la main : comme officier de la marine royale anglaise je serais tenu de vous dénoncer....mais votre souvenir, croyez-le bien, vivra toujours dans mon cœur, car en me sauvant la vie, vous avez évité à ma mère la plus grande douleur qui pût la frapper.... Quant à moi je me nomme Arthur Hamilton.

Le lendemain de la nuit où s'étaient passés tous ces événements, la Havane fut en rumeur : notre combat avait eu un retentissement terrible. Le chef de la station anglaise demandait tout bonnement que je fusse pendu, et l'on répandit à profusion mon signalement et mon portrait, non seulement dans l'île entière, mais bien encore à bord de tous les croiseurs anglais. Je possède encore une de ces miniatures assez grossièrement faites, je dois l'avouer, dans laquelle je suis représenté comme un homme d'une taille de six pieds, maigre, osseux, à l'air farouche et aux cheveux rouges et crépus. On m'a souvent raconté depuis